



Philippe Quaiasse pour TéléObs

« J'ai voulu, dit Alain Raoust, aller vers l'émotion. »

Un parfum d'Amérique

Avec « L'Été indien », naufrage poignant d'un saisonnier flamand rongé par son passé, Alain Raoust sort du ghetto du cinéma expérimental.

« J'ai la chance de n'être pas encore né », dit-il, bravache, citant à l'envi des cinéastes amis ayant bénéficié, depuis longtemps déjà, d'un faire-part de naissance dans les journaux. La liste des élus est longue : Philippe Ramos, Jean-Paul Civeyrac, Orso Miret, Yves Caumon, les frères Larrieu, Alain Guiraudie, Serge Bozon ou encore Hélène Angel. « Vous ne les citez pas tous, ajoute-t-il, méfiant, c'est pourtant ma tribu. »

Grandi dans les Alpes-de-Haute-Provence, Alain Raoust a la rugosité des montagnards. Une rudesse qui le met à part. Pendant près de vingt ans, ce fondu de cinéma qui enseigne parallèlement à l'université de Paris VIII, cet amoureux des films de Monte Hellman et de Michael Cimino, raide dingue de Philippe Garrel, a ainsi choisi la marginalité – courts-métrages expérimentaux (« L'Hiver encore », en 1989, « la Fosse commune », en 1990), premier long suicidaire (« Attendre le navire », avec Pierre Clémenti, Benoît Régent et Pascal Greggory, en 1992), deuxième et troisième films plutôt confidentiels (« Muette est la girouette, lettre ouverte à Florence Rey », en 1995, et « la Vie sauve », en 1997).

En 2002, à 36 ans, changement de cap. « La Cage », l'impossible réintégration sociale d'une jeune femme (Caroline Ducey) remise en liberté conditionnelle, renoue avec un registre un peu plus classique. Il est salué par une partie de la critique, et reçoit un prix au Festival de Locarno. Mais le public

boude toujours. Six ans plus tard, Alain Raoust sort enfin du ghetto. « L'Été indien », naufrage annoncé d'un saisonnier flamand rongé par son passé, inapte au bonheur hors celui, matériel, proposé dans les catalogues, frappe autant par sa forme que par la profondeur de son sujet. Minéralité pour la forme, hommage souligné à Flaubert et critique assumée de notre société de consommation pour le fond. A travers le drame de René (magnifiquement interprété par le Belge Johan Leysen), Alain Raoust dit le mutisme des gens de la montagne, leurs souffrances, d'autant plus perceptibles que les personnages sont noyés dans l'immensité du paysage ; des personnages qui parlent peu – le décor, les Alpes du Sud où il est né et où il ne cesse de retourner filmer, le fait pour eux. C'est là, dans ce rapport disproportionné entre l'homme et la nature, que le charme de « L'Été indien » opère si fort. « J'ai voulu, dit-il, aller vers l'émotion. » Pari gagné. Il flotte dans « L'Été indien » une atmosphère propre aux grands films américains. « Mon Amérique à moi, c'est la montagne, ce sont les petites gens qui y vivent, les techniciens des remontées mécaniques, les éboueurs – souvent des gens déracinés dont j'aime à observer les visages et les gestes et à partir desquels j'ai envie d'inventer des histoires. » On l'aura compris : Alain Raoust n'a plus à plaider pour un quelconque acte de naissance.

■ Marie-Elisabeth Rouchy